

besoin ; mais il reste encore à trouver des instituteurs, ce qui n'est pas chose facile, on le comprend, quand on se rappelle que nous sommes ici à 300 milles de l'endroit le plus rapproché d'où nous puissions venir des personnes qualifiées pour l'enseignement dans la province de Québec.

Du côté d'Ontario, la question se complique d'une nouvelle difficulté. Toutes nos écoles ou à peu près doivent être bilingues, car presque partout la population de langue française et celle de langue anglaise sont en égale proportion.

Sans doute, nous voulons que nos enfants apprennent l'anglais ; cette langue leur est nécessaire pour qu'ils puissent réussir plus parfaitement dans les affaires, mais nous voulons aussi, afin qu'ils n'échouent pas dans la seule affaire véritablement importante, que nos enfants canadiens-français conservent leur mentalité, et qu'ils n'oublient pas la langue dans laquelle ils ont appris à prier : car, l'expérience l'a démontré, partout la langue est une des plus fidèles gardiennes de la foi.

D'ailleurs, comment pourrait-il se faire que, dans un pays comme le nôtre, il n'y eût que des écoles anglaises ? Aux enfants qui ne comprennent que le français, et ils sont légion dans la province d'Ontario, il n'y a pas d'autre moyen d'enseigner l'anglais que de le leur apprendre, au moins dans les commencements, dans leur langue maternelle.

Du reste la situation ne changera pas, puisque, dans nos villes à population flottante et dans nos campagnes en formation, il nous arrive chaque année beaucoup de familles qui ne parlent que le français. N'enseigner que l'anglais dans nos écoles, c'est condamner les enfants d'origine française à une infériorité humiliante et désastreuse, à laquelle notre conscience d'évêque catholique se refuse absolument de souscrire.

Grâces à Dieu, dans le vicariat apostolique du Témiscamingue, la paix la plus profonde a régné jusqu'ici. Catholiques de langue anglaise et catholiques de langue française s'entendent et sur la nécessité d'avoir des écoles catholiques et sur la nécessité d'y enseigner l'anglais et le français. La difficulté, ici encore, c'est de trouver des instituteurs, et cette difficulté, on le comprend, est plus grande dans Ontario que dans Québec, puisque dans nos écoles, nous croyons l'avoir démontré, il faut de toute nécessité qu'on enseigne les deux langues.